

PETITES CAUSERIES
SCIENTIFIQUES.

XVIII

Ernest. — Tu m'as j'oublie comment affec-té, Edmond, par toutes les horreurs que tu m'as racontées sur le culte et sur l'adoration des serpents. Mon imagination s'est remplie, malgré moi, d'images d'Ophidiens placés sur l'autel et de pauvres barbares se prosternant devant eux, et j'ai été pénétré encore davantage, d'horreur, de dégoût, d'indignation et de tristesse. Mais en même temps, dans mon petit esprit philosophique, j'ai voulu m'expliquer cette aberration si étrange des hommes de vénérer des reptiles, et cette manie si singulière du diable de se servir d'eux pour nous perdre ; et ma foi ! il me semble que j'ai trouvé une raison. Est-ce que tout cela ne serait pas dû au pouvoir fascinateur du serpent ?

Edmond. — Ah ! parbleu, le pouvoir fascinateur du serpent ! Allons-nous à notre tour nous occuper de cette question ? On s'en est tant occupé depuis des siècles ! Et les avis ont été si partagés ! Et les discussions si ardentes et si vaines ! Mais je vois bien à ton air, qu'il faudra que j'en parle : tu désires sans doute que je te résume la science d'aujourd'hui sur ce point ?

Ernest. — Oh ! vraiment, tu es trop aimable, Edmond, de courir ainsi au-devant de ce que je souhaite.

Edmond. — Eh ! bien, je m'exécute donc. On s'accorde généralement aujourd'hui, Ernest, à refuser au serpent ce prétendu pouvoir fascinateur : on ne lui laisse tout au plus qu'un certain charme dans le regard, dû à l'éclat, à la fixité de son œil menaçant, perçant et vitreux. Il va sans dire néanmoins que cette proposition rencontre encore de nos jours d'assez nombreux et d'assez puissants contradicteurs. Ainsi M. du Chaillu croit-il sincèrement que le serpent éblouit, magnétise, fascine les petits animaux dont il fait ses victimes : et il fonde cette opinion sur une expérience qui lui est personnelle, ayant vu un écureuil se débattre longtemps contre l'attraction fascinatrice d'un Ophidien grimpé dans un arbre, et à la fin, tout épuisé et tremblant, ne pouvant plus même crier, s'abattre lourdement dans la gueule béante du monstre. Mais parmi tous les partisans du pouvoir fascinateur, on n'en trouverait certainement pas de plus avancé, ni de plus

ardent que M. Tharbe. Non-seulement M. Tharbe a vu des écureuils fascinés par des serpents, mais il a vu des oiseaux, et même une fois un Raton laveur, *Procyon lotor*. Et ce n'est pas aux petits animaux, suivant lui, que se bornerait cette extraordinaire puissance ; il soutient qu'elle s'exerce à l'égard des animaux de la plus grande taille, et que l'homme lui-même ne lui échappe pas. Que signifie, s'écrie-t-il, cette terreur qui s'empare de tout homme à la vue d'un serpent ? cet effroi qui le saisit et qui lui glace le sang dans les veines ? N'est-ce pas là déjà une espèce de fascination ? Mr. Tharbe s'appuie beaucoup sur l'œil brillant du reptile : il appelle cela *eye of command*, comme l'œil du grand Napoléon, était un *eye of command* subjuguant ses soldats et terrifiant ses contradicteurs. Et si on lui demande une raison de cette hypothèse, il la donne : il prétend que les Ophidiens, ne pouvant que ramper, les oiseaux et les quadrupèdes leur échappent, et qu'ainsi le Créateur leur devait cette puissance fascinatrice, comme supplément à la faiblesse et à l'insuffisance de leur organisation.

Voilà certes, une cause bien défendue, tu ne le nieras pas Ernest. Eh ! bien, tout cela n'est que spécieux : les faits et les raisons abondent pour le prouver.

Je dis : les faits. Qu'il me suffise de rappeler en ce moment, les expériences si ingénieuses et si décisives du Dr. Henderson. Le Dr. Henderson fit attacher un Ophidien sous un arbre haut et touffu où nichait quantité de Moqueurs de Virginie *Mocking birds*. On n'avait pas fini d'attacher le serpent, que déjà toute la troupe des oiseaux en émoi, tournoyait dans les airs, et poussait des clameurs de détresse avec violente manifestation de colère, de haine et de vengeance. Or le reptile mourut quelques minutes après, étouffé dans ses liens, et sa tête retomba sans vie et sans expression : n'importe ! le vacarme continua de plus belle, et les oiseaux venaient tour-à-tour raser celui qui les troublait tant, comme s'ils eussent voulu le broyer, le déchirer de leur bec et de leurs pattes. Une autre fois, M. Henderson, au lieu d'exposer tout un serpent, n'en exposa que la tête ; tête coupée, sèche, et flétrie. Eh bien, le croirais-tu Ernest ? L'agitation de la gent volatile ne pas fut moins vive ; cris, tournolements, agressions, tout y fut. D'où il faut conclure que les oiseaux voyaient

un ennemi dans le serpent, et voulaient à tout prix l'éloigner. Effectivement, les petits étaient éclos alors, et l'instinct de la conservation de leur progéniture devait exciter les parents contre le reptile. On sait d'ailleurs que nombre de reptiles, grimant dans les arbres, savent fort bien dévorer les œufs et les petits des oiseaux.

Je dis : les raisons. Car bien loin que l'organisation des serpents soit insuffisante et trop faible, au contraire, elle est forte, elle est souple, elle est efficace et puissante. Il faut entendre Buffon s'extasier sur l'admirable organisation des serpents. Et Buffon n'est pas le seul d'ailleurs ; tous les naturalistes parlent comme lui. Qu'a-t-il besoin de fasciner ses victimes, l'animal

Qui court, nage, bondit, gravit, vole ou serpente ?
Delile.

« La plupart rampent, glissent, s'enroulent, s'entortillent en tous sens, s'accrochent, se suspendent, se balancent, grimpent, se dressent en partie sur eux-mêmes, s'élèvent presque verticalement, s'élancent, sautent, bondissent, se débattent comme un ressort. » Ainsi parle Mr. Duméril. Non, certes, il n'est pas exact de dire que les oiseaux et les petits quadrupèdes échappent aux serpents. Ils ont mille moyens de s'emparer de leurs proies, indépendamment du terrible venin dont un grand nombre disposent, ou de la force incroyable que plusieurs autres possèdent.

Ainsi je conclus en disant que tous les prétendus cas de fascination, ne sont rien autre chose que des produits de l'instinct de conservation de la part des victimes, soit pour elles-mêmes, soit pour leur progéniture ; et que nul animal ne serait jamais fasciné, s'il n'était assez téméraire, dans sa haine ou dans ses appréhensions, pour s'approcher tellement du reptile que celui-ci, replié déjà sur lui-même, n'a plus qu'à s'élaner de quelques pieds pour le saisir.

Ernest. — Tu ne crois donc pas, Edmond, que le culte rendu aux serpents puisse s'expliquer par une espèce de fascination qu'ils exerceraient sur des esprits grossiers et barbares ?

Edmond. — Je préfère expliquer cette aberration par la passion religieuse qui possède le cœur de tout homme, et par la nécessité où il est, de se choisir des dieux quelque part, fût-ce parmi les animaux et parmi les légumes, du moment qu'il renonce à l'adoration du vrai Dieu. Mais qu'il y ait eu des raisons pour